



## PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

### MODES.

**ÉTOFFES.** — En rendant compte dans notre dernier numéro des agrandissemens opérés dans les magasins Sainte-Anne, nous n'avons parlé que de la beauté du local, nous réservant de consacrer d'autres articles à l'énumération des étoffes sans nombre qui remplissent ces immenses casiers. Jamais, peut-être, tissus aussi somptueux et dessins plus richement bizarres n'apparurent avec autant de recherche et de variété que ceux qui doivent être offerts au luxe de notre prochain hiver. Il n'est pas encore tems de décrire l'effet de ces mille nuances si habilement combinées, ni ces broderies d'or et de soie qui vont se détacher sur des fonds de satin, de gros de Tours, de pou de soie, etc. ; mais ce que nous pouvons attester dès aujourd'hui, c'est que dans aucun tems les toilettes n'auront eu plus de richesse. Ce sera un gracieux contraste que de voir

nos gazes et nos étoffes légères et diaphanes s'entremêler aux *imposantes* parures que nous venons d'emprunter à nos ancêtres, car il n'appartiendra pas à toutes les femmes d'adopter les *nouveautés anti-ques* que nous annonçons. Il est des modes qui, dès leurs débuts surtout, ont besoin de paraître sous l'égide d'un haut rang, d'une grande fortune, ou d'une puissante réputation de beauté et d'élégance ; mais pour tant de jeunes femmes qui composent la masse de la société, et dont toute la parure n'est basée que sur le goût et la simplicité, il existe aussi une quantité de neuves inventions que les magasins Sainte-Anne leur offriront, et qui satisferont tous les genres de fortunes et de toilettes. Aussi nos éloges sont-ils aujourd'hui un appel général, sur lequel nous reviendrons aux époques convenables.

**ROBES.** — Pour robes de soirée ou de fête de château, rien ne nous a paru plus joli qu'un organdy blanc très-clair, semé



de petits bouquets de fleurs brodés en soie nuancée; la fraîcheur et l'éclat de ce travail produisait un effet charmant. Cette robe fut faite à manches courtes, jupon très-ample, et corsage drapé. Beaucoup de commandes du même genre ont été faites aux magasins de lingerie (rue de la Paix, au coin de la place Vendôme), où elle avait été exécutée.

**FANTAISIES.** — La mode des cannes a peine à preudre parmi les femmes. On ne se fait pas encore à comprendre la grâce qu'il peut y avoir à tourner et agiter un bâton dans une jolie petite main qui n'a que l'habitude de soutenir un éventail, un flacon, ou un mouchoir de batiste brodé. Cependant cette nouveauté se trouve dans toute sa perfection chez Verdier (rue Richelieu), qui est en grande renommée pour tout ce qui est cannes, cravaches, fouets, etc. Nous dirons à ce sujet que le superlatif du bon ton, pour une femme qui monte à cheval, est d'avoir une cravache en corne de rhinocéros; elles ne sont belles que par leur simplicité et leur prix, car elles ne supportent aucun des ornemens d'or ou d'ivoire que l'on adapte aux autres cravaches. Du reste, les têtes de chien, de loup, etc., que l'on plaçait au bout de la poignée, ne sont plus de mode. Les fouets, cravaches, etc., se font unis.

**AMEUBLEMENTS.** — Pour remplacer les stores peints à l'huile et transparens qui sont d'un si joli effet dans les salons d'été, on fait des stores en calicot gommé sur lesquels sont imprimés des dessins de vitraux gothiques, ou autres.

— Dans une des maisons de campagne d'un de nos plus riches banquiers, on vient de meubler un petit salon d'été dans un genre plein de fraîcheur: le papier, uni, blanc, avait pour bordure une haute guirlande en feuilles de vigne avec leur grappes en relief et peintes à l'huile; les rideaux, en mousseline blanche unie, étaient bordés d'une guirlande semblable brodée en laine, et ressortant mer-

veilleusement; le bâton dans lequel étaient passés les anneaux des rideaux, était recouvert également, ainsi que les embrasures, d'une guirlande de feuilles de vignes; le parquet était en marbre, formant des dessins de mosaïque; la table du milieu avait un marbre vert orné de cinq médaillons composés en mosaïque; autour du salon, un divan en maroquin vert garni de torsades de soie blanche.

**COIFFURES.** — Nous n'avons rien de nouveau à citer pour les coiffures. Ce sont toujours des cheveux lisses et plats séparés en bandeau sur le front et une tresse formant couronne sur la tête. Quelques jeunes femmes ont adopté de chaque côté des joues une seule longue boucle tombant en tire-bouchon jusqu'au bas de l'oreille. Cette coiffure ne sied qu'aux figures régulières. Les tresses à la *Clotilde*, qui tombent en fer à cheval sur les joues, sont assez nombreuses; mais sous les petits chapeaux les touffes de tire-bouchons dites à l'*anglaise* sont généralement adoptées. Ce sont presque toujours de faux cheveux que l'on emploie pour cet usage. Les femmes n'y mettent aucune importance, et déposent leurs *anglaises* et leurs chapeaux comme des accessoires de toilette.

#### MODES D'ENFANS.

On ne peut guère varier le costume des enfans. Ce sont toujours, pour les petites filles, d'amples robes courtes et des pantalons dessous. Ces pantalons sont souvent en jaconas à mille raies, bordés au bas d'une petite valenciennes. La robe en étoffe pareille, également bordée de valenciennes. La taille longue. Les manches longues et une pélerine, ayant autour du cou un petit plissé garni de valenciennes. Nous avons vu de toutes petites filles, portées encore sur les bras de leur bonne, ayant les bras nus et de petites mitaines de soie noire à jour. Une jolie enfant, placée dans la voiture à côté de sa mère, avait une robe courte en mousseline des Indes brodée à petits pois, et doublée en





taffetas rose. Le pantalon était de même et garni de dentelle, ainsi que le bas et le tour du corsage de la robe qui était décolletée. Un fichu de gaze rose était noué sur la poitrine. Une petite capote en mousseline, brodée comme celle de la robe et doublée de rose, descendait assez bas sur les joues, mais découvrait tout le front. Des masses de cheveux bouclés dépassaient tout le tour de cette capote et tombaient sur le dos et les épaules.

— On voit beaucoup d'enfants avec des chapeaux de paille d'Italie ronds, et bordés tout autour d'un velours noir. Un velours passe sous le menton, et s'attache sur le côté par un bouton ou une boucle.

— Les souliers des petits garçons sont souvent attachés par une boucle.

— La blouse est toujours le costume de rigueur depuis cinq ans jusqu'à dix. Les manches sont larges, le collet carré et rabattu. La ceinture placée sur les hanches. Quant à l'étoffe, on en emploie de tous genres. Nous avons vu des blouses ayant sur les devans une petite garniture formant jabot. On en fait beaucoup en fine toile écrue, ornée au-dessus de tous les ourlets d'une petite broderie en couleur.

— On voit autant de collets de chemise carrés et rabattus, que de plissés arrêtés autour du cou par une cravate de couleur ou de taffetas noir, ce qui est plus distingué.

#### MODES D'HOMMES.

Ils étaient vraiment si affreux avec leur coiffure à la *Périnet* qu'ils y ont renoncé. Maintenant nous ne savons trop quel nom ils donnent à la disposition de leur chevelure, mais en somme ils ont trouvé quelque chose qui ne leur va pas trop mal, et il faut les laisser en repos sur ce point de leur toilette.

— Ce qui n'est pas bien gracieux et se soutient cependant de mode, ce sont les chemises de couleur. Elles se portent beaucoup à la campagne, même à la ville, jusqu'à trois heures de l'après-midi. Ces

chemises sont en fin jaconas ou toile de Hollande, fond blanc, à semés bleus, rose, lilas, verts. On en voit qui sont très-jolies de dessins et de nuances, mais ces caprices n'ont rien de séduisant autour d'un visage d'homme, et ce serait justice à rendre que de s'emparer de toutes ces fantaisies anti-masculines pour en faire de jolis peignoirs de femmes.

— Les redingotes sont à schalls, assez souvent recouverts en velours; la jupe courte à deux grands tuyaux sur les hanches. Les boutons en soie bombés.

— La plus grande partie des gilets est à petit schall, piqué blanc, satin moiré, fond blanc semé de fleurs ou de palmettes cachemire.

— Pour pantalon, lasting noir, coutil à raies et pantalons blancs.

— Le bon ton n'est pas de porter des chapeaux gris.

— On appelle chapeaux d'*Orsay* ceux de hauteur moyenne et très-relevés des côtés.

### UNE FEMME DU SIÈCLE,

ou

#### DEUX DÉCEPTIONS.

(SUITE.)

Le monde la révit de nouveau femme élégante, distinguée; se rendant aux réceptions académiques avec autant de zèle qu'aux fêtes de l'Opéra; le matin, grave et silencieuse, à la Chambre des Députés; le soir, rieuse et animée, aux réunions dansantes, aux comédies de société, aux concerts où brillaient la jolie Dorus, la mélodieuse Cinti, l'inimitable Malibran.

Parmi toutes ces soirées de plaisir, il était un jeu charmant qui offrait la plus piquante variété, et laissait toujours un



doux souvenir. Tantôt il s'y attachait le bien-être d'une pauvre famille ; tantôt un hommage d'intérêt envers des guerriers malheureux, ou des étrangers exilés : les femmes y paraissaient toutes jolies, parce qu'elles y étaient toutes bonnes et compatissantes : c'était le jeu de la loterie.

Chacun s'empressait d'y porter un tribut de son travail ou un objet de son choix. C'étaient des ouvrages d'aiguille les plus à la mode, des peintures, mille objets d'art et de fantaisie ; tous portaient son lot, et tous jouaient sur les lots des autres ; c'était une rivalité de bon goût, un assaut de générosité.

Puis, venaient les soirées où l'on jouait des proverbes, puis les bals costumés, puis les nuits où il fallait se rendre à trois ou quatre réunions différentes.

Mais, lorsqu'après quelque tems, M<sup>me</sup> R..... se fut abreuvée à satiété de tous les plaisirs d'un brillant hiver de Paris, elle retomba pensive, dédaigna la musique, rejeta ses parures, ne voulut plus jouer la comédie, eut la migraine un jour de fête.

Le dimanche qui suivit cette migraine, on vit M<sup>me</sup> R..... dans la salle Taitbout, aux prédications des Saint-Simoniens.

C'était une mode alors, mode d'une nouvelle croyance, révélée en discours éloquens qui entraînaient l'auditoire. Les hommes s'y rendaient avides de comprendre le but politique de ces audacieux innovateurs ; les femmes, sous un aspect plus timide, n'y portaient pas moins de zèle à saisir les dogmes qui les concernaient, et qui, toujours flatteurs pour leur amour-propre, laissaient à leur imagination quelques idées confuses qu'aucun mari ne fut chargé d'expliquer.

Cette nouvelle philosophie, ces caractères indépendans, ces imaginations pleines de hardiesse et de feu, séduisirent M<sup>me</sup> R..... Un des disciples lui présenta les plus vifs sentimens de l'âme, sous des images si nobles et si neuves, qu'elle se sentit entraînée à le croire et à l'aimer avec toute l'exal-

tation de son cœur ; mais bientôt, s'apercevant aussi que l'amour qui s'emparait d'elle par des persuasions si sublimes et si irrésistibles, deviendrait trop puissant sur sa vie, elle eut le courage de s'arracher à ses nouvelles délices, et, sous le prétexte de sa santé, elle s'en fut passer la saison des eaux au Mont-d'Or.

Le jour où elle revint à Paris, elle était fraîche, blanche, jolie comme un ange.

Un instant après, elle vit s'arrêter sous son balcon trois jeunes hommes d'aspect tout-à-fait étrange.

Ils portaient de longues et superbes barbes, comme dans la création primitive des hommes. Une tunique bleue, descendant jusqu'aux genoux, était resserrée autour de leur taille par une large ceinture. Cette tunique, ouverte sur la poitrine, laissait apercevoir la bordure apparente d'un gilet sans ouverture par devant, et assez décolleté pour dégager le cou à l'instar des anciens costumes romains. Une écharpe de cachemire était jetée sur leurs épaules, avec toute la négligence du luxe oriental, et sur leur tête un petit bonnet grec, richement brodé, semblait prouver qu'ils avaient emprunté à chaque nation ce qu'elle possédait de plus gracieux pour compléter un costume parfaitement heureux. Ils étaient si beaux, avaient tant de noblesse sous cet accoutrement, qu'ils semblaient être apparus comme pour servir de modèle aux hommes à venir. C'étaient trois disciples de Saint-Simon.

M<sup>me</sup> R..... les reconnut à leurs discours, et pensa à celui dont elle conservait le souvenir dans son cœur.

Elle y pensa tout le jour, toute la nuit, et ne le voyant pas arriver auprès d'elle, son cœur s'oppressa sous de tristes pressentimens, et, pour connaître le sort de son ancien ami, elle se transporta vers l'enceinte où se réunissaient les jeunes et modernes doctrinaires.

Légère et tremblante, comme une femme qui se laisse entraîner par un dé-



voûment d'amour, elle avait franchi le seuil du lieu mystique ; dès ses premiers pas, plusieurs disciples de Saint-Simon s'étaient pressés à sa rencontre. Ils étaient beaux, bien faits, d'une physionomie calme, spirituelle, portant une expression d'étrangeté rehaussée encore par l'attrait original de leur élégant costume. Dans leur gracieuse courtoisie, ils s'étaient approchés d'elle, sans excuse pour leur abord, comme sans surprise pour sa rencontre ; — car, dans cette enceinte, la femme, affranchie des devoirs de nos mœurs, n'y doit compte que des grâces de son âme et de la délicatesse de son génie. Sa vertu est d'aimer, et son devoir est de plaire. — M<sup>me</sup> R..... fut accueillie comme une femme digne de remplir toutes ces conditions. On ne lui laissa pas l'embarras de rougir pour expliquer les sentimens qui l'amenaient. Une confiance réciproque, une franchise que l'on appellerait dans nos salons une perfide indiscretion, dévoile entre les Saint-Simoniens leurs plus intimes secrets. Tous les amours y sont révélés sans scrupule et sans crainte d'offenser la pudeur, d'aliéner l'estime, car il est proclamé dans les rites de leur religion que ce qui fait la gloire de l'un ne saurait faire la honte de l'autre.

Aussi Alfred s'était vanté d'avoir été aimé.

M<sup>me</sup> R..... eut peine à pardonner cet abandon de toutes réserves, mais elle était là comme le voyageur des catacombes, qui, bien que saisi de l'horreur des chemins qu'il parcourt, persiste encore à continuer sa route ténébreuse.

On l'introduisit dans un salon où la somptuosité du luxe était combinée avec tout ce qui donne du charme à la vie. — Divan en moelleux tissu appelant aux nonchalantes rêveries ; — lumière douce et délicate qui reposait les regards ; — tapis au long duvet assourdissant le bruit des pas ; — puis l'encens brûlant dans des vases antiques et s'échappant en nuage parfumé qui enivrait les sens ; — puis des coupes rem-

plies de breuvages suaves ; — puis des corbeilles de fleurs toujours fraîches ; — puis des femmes aux lèvres demi-closes et toujours sourieuses ; enfin c'était l'image du culte de Saint-Simon offrant, avec la liberté de la religion, la philosophie d'Épicure et le ciel de Mahomet.

Il y avait dans tout ce monde, ce luxe, ces femmes assises, et ces hommes qui s'arrêtaient devant l'une, s'entretenaient avec l'autre, et souvent se fixaient plusieurs auprès de celle qui paraissait plus jolie, quelque chose d'étrange et d'indéfinissable... C'était bien l'empressement des désirs, de piquantes flatteries, des soins, de l'ardeur ; c'étaient bien des regards s'attachant avec feu sur d'autres regards ; des doigts frémissant qui s'enlaçaient dans des doigts délicats et nacrés, et des haleines brûlantes et parfumées qui s'échappaient confondues en une même nuée. C'étaient toutes les formes de l'amour, étourdissant, enivrant la pensée, promettant le plaisir, permettant l'inconsistance, tout ce qui fut créé par l'amour, mais ce n'était pas l'amour même.

Car, dans le cœur d'une femme, l'amour, c'est une idole sacrée dont la puissance s'évapore dès qu'on soulève le voile qui dérobe ses mystères.

A peine M<sup>me</sup> R..... comprend-t-elle la galanterie des Saint-Simoniens, qu'elle regrette son erreur, l'intimité de son boudoir, la délicate réserve de son salon, veut abandonner tous ces innovateurs de faux bonheur, de joie indiscrete, et détourne ses pas.

Alfred se présente auprès d'elle : il la contemple ; elle ne peut s'empêcher de le regarder avec intérêt. Elle le retrouve mille fois plus séduisant sous ce costume nouveau ; sa barbe noire, lisse et odoriférante lui donne un attrait d'énergie et de noblesse qui lui était étranger. Elle reconnaît sur son cou une écharpe de cachemire qui un soir tomba de ses épaules en revenant d'un bal. Ce souvenir la trouble et la fait rougir. — Elle se sent flattée



qu'un témoignage de son souvenir ait été voué au culte d'une croyance divine. Elle s'émouit, et sa main tressaille dans la main de celui qu'elle aime encore ; mais Alfred, sans respect pour la modestie ; sans égard pour les principes de femme, sans souvenance des délicatesses qu'exige l'amour heureux, Alfred imprime sur son front un baiser passionné. M<sup>me</sup> R.... aperçoit le cercle qui l'entoure, frémit de honte, abjure une religion qui veut la publicité du bonheur, l'unanimité de l'amour, et repousse celui qui la fait rougir. Elle n'aime plus !

FANNY DE MERVALL.

#### COSTUMES DES ACTEURS.

Ce ne fut que vers 1760 que les comédiens s'avisèrent de faire quelques recherches sur la vérité du costume ; et de prendre à peu près les manières des personnages qu'ils représentaient. Mais l'esprit de routine mit de longs et puissans obstacles à cette amélioration.

« J'ai vu dans ma jeunesse, dit Lekain, Jocaste et Agrippine en grand panier, un corps de robe busqué, la tête coiffée d'un chignon, pommadée et poudrée à blanc. J'ai vu dans la tragédie de *Zuma* un jeune sauvage enjuponné, le tonnelet à la ceinture, une massue à la main, et les cheveux poudrés épars sur les épaules. »

Talma, et un peu avant lui Saint-Prix, ont fait de grands efforts pour établir l'exactitude des vêtemens. L'amitié qui unissait Talma et David facilita ce travail, auquel notre grand tragédien se livra avec un soin scrupuleux.

La transition ne fut pas brusque dans la métamorphose des vêtemens. Il y eut un moment où ils tinrent de l'antique et du moderne. On adopta le cothurne, mais on garda la poudre ; Orosmane mit une pelisse turque, mais long-tems encore il garda la perruque de Louis XIV, et les

gants blancs à franges d'or. Corneille, Racine et Voltaire n'ont jamais eu le plaisir de voir jouer leurs ouvrages autrement que sous des habits modernes. Oreste, César, Horace, Cinna étaient travestis en courtisans français, mais on ne songeait pas à rire de ces travestissemens : on y était accoutumé.

De nos jours les comédiens ambulans ont fait souvent rétrograder le costume par nécessité plus que par ignorance. J'ai vu jouer, dans le Cantal, Mithridate avec un vieil habit de sous-préfet ; il est vrai que le même acteur avait joué, dans le Poitou, le vieux papa avec la tunique romaine arrangée en robe de chambre.

*L'Entr'acte*, journal spirituel et bien justement recherché pour abréger l'ennuyeuse lenteur du spectacle, vient d'ajouter à son mérite celui de faire paraître une galerie des portraits les plus remarquables de nos contemporains. Un de ses derniers numéros contenait l'alliance de deux noms qui ont brillé d'une manière diverse sur la scène. La notice suivante y est jointe.

#### VICTOR HUGO ET M<sup>me</sup> DORVAL.

On trouverait facilement un parallèle ; pour peu que l'on voulût le chercher, dans ces deux talens excentriques. L'un, mâle ; fier, monumental, tenant un peu de la nature du bronze ; l'autre, ardent et de feu comme ce même bronze qui ruissellerait de la fournaise.

C'est une fatalité sans doute que Victor Hugo n'ait pas composé de drame pour M<sup>me</sup> Dorval, et que M<sup>me</sup> Dorval n'ait pas été l'interprète d'un de ces rôles comme sait les jeter sur la scène Victor Hugo. Souvent à la lecture des efforts désespérés de cette Paquette Chantefleurie, qui redemanda sa fille au bourreau de Louis XI, M<sup>me</sup> Dorval a dû sentir ses entrailles s'émouvoir, et ses lèvres tressaillir pour



exhaler un de ces cris terribles avec lesquels elle sait si bien nous faire tressaillir tous. Peut-être même l'auteur de *Notre-Dame de Paris* n'a-t-il eues, inspirations galvaniques et maternelles qu'après avoir entendu l'Amélie du *Joueur*, ou la Thérèse des *Deux Forçats*.

Tous deux sont nés pour saisir et pour traduire avec énergie les convulsions de l'existence humaine, et tout ce qui sort de la vie calme et bourgeoise. Le public, injuste parfois, leur a refusé l'expression pure et calme de la sérénité, l'élan naïf et calme du rire. Et cependant nous savons telles railleries de Victor Hugo qui ne seraient pas désavouées par Molière, tel rôle comme *Jeanne Vaubernier*, où M<sup>me</sup> Dorval a su, malgré son éclat dans le drame, s'élever encore par la comédie.

### Album.

L'Académie royale de Musique a donné, vendredi 9 août, une répétition du concert des Tuileries, le 28 juillet, et la foule s'était empressée d'accourir à ce curieux et brillant spectacle. La scène avait été tout-à-fait disposée en salle de musique. Dans le salon de *Manon Lescaut*, orné de lustres et de girandoles, s'étendait la double armée des chanteurs et des exécutans, composés seulement d'instrumens à vent et de contre-basses. Les choristes de l'Opéra, dans de gracieux costumes, formaient, sur le devant du théâtre, l'ensemble le plus agréable à la vue. Derrière, un immense amphithéâtre réunissait la bruyante harmonie. Ici les trompettes éclatantes; là, des tambours retentissans! C'est à cette imposante masse d'artistes distingués que nous avons dû le plaisir d'entendre exécuter de la manière la plus remarquable les ouvertures de la *Gazza*

*ludra*, de *Guillaume Tell*, le chœur de *Tarare*, le serment de *Guillaume Tell*, une *bataille* de M. Schneitzhoeffer, morceau rempli de vigueur et d'originalité, et le galop de *Gustave*, production aujourd'hui populaire, et qui est ravissante, exécutée comme nous l'avons entendue à l'Opéra. Les spectateurs étaient tellement sous le charme, qu'on a vu le moment où le miracle du *procès du fandango* se renouvellerait, et qu'acteurs et spectateurs, enlevés par la cadence, allaient commencer une ronde immense dans le foyer et même dans les corridors de l'Académie Royale.

— L'on a repris ces jours derniers, à la Comédie-Française, un des plus jolis ouvrages d'Andrieux, *Molière avec ses amis*, ou *le Souper d'Auteuil*. C'est moins une pièce qu'un gracieux tableau, qui a l'avantage de présenter sous un jour favorable l'élite de la littérature du dix-septième siècle. Chacun y est représenté sous l'aspect qui lui convient le plus. Lulli est fou, entraînant; Chapelle, gai et bon vivant; Despréaux, sévère; La Fontaine, simple et bon; Molière, mélancolique, affable, mais toujours tourmenté par la jalousie qui fit le supplice de sa vie. Au milieu de ces illustrations littéraires, Laforêt, immortelle servante de notre immortel comique, tient gaiement sa place, et ses saillies égaient à chaque instant: on les a vivement applaudies, ou, pour mieux dire, on a applaudi tout l'ouvrage, qui renferme des détails charmans.

— On va jouer à l'Opéra-Comique un opéra nouveau intitulé *le Proscrit*, dont la musique est attribuée à M. Adam. On prétend que cette pièce n'est autre chose que *la Maison du Rempart*, donnée, il y a quelques années, au même théâtre, lorsqu'il portait sur son fronton ces mots: Théâtre des Nouveautés.

— M<sup>lle</sup> Jenny-Vertpré quitte le Gymnase-Dramatique le premier octobre prochain, en vertu d'un congé qui lui permet de s'éloigner de la capitale pour quelques mois. Avant de partir, cependant, elle doit



créer un rôle important dans un vaudeville nouveau intitulé *le Czar et la Vivandière*.

— Le Théâtre de la Porte-Saint-Martin vient de trouver une suite au fameux drame de *la Tour de Nesle*, qui devait être, assurait-on, le *nec plus ultra* des monstruosités dramatiques. En fait d'horreurs, la *Chambre ardente*, qu'on a donnée pour la première fois il y a quelques jours, serait capable d'en fournir à quatre ou cinq autres mélodrames. Doit-on s'en étonner, puisque la plus célèbre des empoisonneuses, la marquise de Brinvilliers, en est l'héroïne ! On ne compte pas moins de dix à douze meurtres dans cette nouvelle production de MM. Bayard et Mélesville. Ces deux auteurs ont supposé une fille à l'horrible femme dont ils ont arrangé l'histoire, et c'est pour cette fille, ange de candeur et de bonté, que la marquise commet la plus grande partie des crimes qui la conduisent à l'échafaud. Il est vrai que l'influence de Sainte-Croix, son amant, y est pour quelque chose. Ce personnage et le fameux exempt Desgrais, qui s'empara de la marquise et la livra à la chambre ardente, jouent les principaux rôles dans cet ouvrage nouveau, qui est monté avec le plus grand soin, offre de brillants costumes, de beaux décors, une mise en scène très-soignée. Desgrais cependant a la part la plus large, fort heureusement pour la pièce dont il a assuré le succès ; son originalité, sa position, ses travestissemens, et surtout la manière dont il est joué par Serres, ont fait passer sur beaucoup d'incidens invraisemblables. Il a paru assez singulier, entre autres, de voir accuser la marquise de Brinvilliers de la mort d'Henriette d'Angleterre, sœur de Louis XIV ; représenter

cette mort sur la scène, et placer auprès du lit de douleur de Son Altesse, Massillon, s'écriant comme dans l'histoire : *Madame est morte.... Dieu seul est grand, mes frères!!!* Quoi qu'il en soit, la *Chambre ardente* est un mélodrame fort curieux à voir, et tout Paris y courra sans doute. Le dernier acte offre, en action, le supplice de la Brinvilliers, brûlée vive en place de Grève, et voyant expirer au pied du bûcher sa fille empoisonnée par les préparations qu'elle-même avait composées. M<sup>lle</sup> Georges est fort remarquable sous les traits de cette femme d'une si révoltante immoralité. Elle a adopté le costume donné à la Brinvilliers, lorsqu'elle fut conduite au supplice : la grande robe blanche, le capuchon sur la tête. Des moines, des soldats, des bourreaux, composent son entourage dans cette grande scène de réparation qui termine dignement le drame. Il est probable que son succès sera soutenu.

— La plupart de nos célébrités dramatiques voyagent en ce moment. M. Volnys et Léontine Fay sont à Lyon ; Potier, à Bruxelles ; Nourrit, à Bordeaux ; Ligier, à Libourne ; Bocage, à Mâcon ; Frédéric, à Marseille ; Ponchard, à Bordeaux ; Lepeintre, à Poitiers ; M<sup>me</sup> Pradher, à Nantes ; M<sup>me</sup> Dorval, à Saint-Quentin ; Vernet, au Mans ; M<sup>lle</sup> Déjazet, à Rouen ; M. et M<sup>me</sup> Moreau-Sainti, à Carcassonne, etc., etc. Pour peu que cela continue, la capitale sera moins heureuse que la province.

*A ce Numéro est jointe la planche 995.*

---

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Étranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés *franc de port*.

---

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.





### *Petit Courrier des Dames.*

Boulevard des Italiens N.º 21. près le passage de l'Opéra  
 Chapeau en paille de riz des M<sup>mes</sup> Angelle et C<sup>ie</sup> rue de Châteauneuf N.º 15.  
 Robe en mousseline brodée et suc. Châteauneuf des M<sup>mes</sup> de M<sup>me</sup> Popelin rue neuve  
 Vivienne N.º 3.

Mess<sup>rs</sup> S. & J. Fuller N.º 34. Rathbone Place, London.



